

A radical feminist Lady vanishes

Nicole-Claude Mathieu vient de nous quitter le 9 mars 2014. Une théoricienne fondamentale disparaît, et avec elle une militante décidée et une pédagogue généreuse. Mais elle n'est pas morte : sa jument noire caracole encore parmi nous. Sa jument noire ? En fait, elles sont toute une manade, qui emportent nos pensées et leur donnent de l'audace depuis plus de quarante ans. Ces fières créatures sont avant tout le produit d'un mouvement, de luttes et de réflexions portées par des femmes très variées dans le monde entier, non-occidental et occidental comme elle le soulignait. Dans cet élan collectif et multiple, Mathieu a posé noir sur blanc, texte après texte, un certain nombre de propositions fortes.

Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe (1971) : avant les analyses en terme de « système sexe-genre » de Gayle Rubin ou Ann Oakley, et dans une perspective bien différente, celles des *rappports sociaux de sexe*, Mathieu soutient que femmes et hommes sont créé-e-s et construit-e-s socialement, non pas à partir d'une quelconque différence biologique mais à partir d'un rapport social global de *pouvoir*. Ce rapport social produit des classes de sexe, définies dialectiquement dans une dynamique que l'histoire des mouvements sociaux fait évoluer. Avec Delphy (1970) puis Guillaumin (1972), Mathieu inaugure l'analyse résolument anti-naturaliste qui distinguera le féminisme matérialiste francophone. S'amorce dès lors une possible sortie du cadre étroit de ce que Wittig nommera plus tard la pensée *straight* (la croyance aveugle et idéologique en une supposée « différence sexuelle »). Dès 1971, Mathieu nous invite à entrer sur un terrain résolument sociologique et politique — et donc, aussi, collectif.

Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique (état des lieux de la littérature pour l'UNESCO, 1985) est une rigoureuse mise à nu des effacements et distorsions successives (délimitation de la question, recueil des données, interprétation, montée en généralité) que produit le biais androcentrique en ethno-anthropologie. Dévoilant des liens jusque là impensés entre sexisme et racisme, Mathieu souligne ce que l'aveuglement de certain-e-s à propos de sociétés dites « autres », a à voir avec leurs dénis concernant « leur » société. Mathieu a d'ailleurs toujours pratiqué ensemble anthropologie et sociologie, contestant radicalement le découpage de l'humanité selon des critères coloniaux (non-occidental/occidental) qui brouillent l'analyse — les rapports sociaux de sexe traversant les classes et les cultures sous des modalités très variées. Elle affirme aussi déjà l'importance, non de disqualifier radicalement le travail des majoritaires, mais de l'évaluer et de l'utiliser comme un point de vue situé marqué par une position bien précise dans les rapports de pouvoir.

Quand Céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes [...] (1985) : dans ce texte fondamental, Mathieu tord le cou à l'idée que les femmes, comme la plaine, consentiraient à être opprimées (dominées) par la montagne. Complétant certains points aveugles de la théorie marxiste, elle analyse les difficultés matérielles de la prise de conscience individuelle et collective des minoritaires. La violence qui leur est opposée est loin de n'être que symbolique comme a cru bien plus tard le découvrir Bourdieu. Au contraire, la violence est avant tout concrète, quotidienne souvent — elle apparaît tout autant dans la sous-alimentation que dans les coups, ou dans le partage tronqué des informations concernant la culture « commune ».

Dans Identité sexuelle, sexuée, de sexe ? [...] (1989), Mathieu met en évidence trois modes de conceptualisation des rapports entre sexe et genre dans différentes cultures et groupes sociaux non occidentaux et occidentaux :

- Mode I : Identité « sexuelle », basée sur une conscience individualiste du sexe. Correspondance homologique entre sexe et genre : le genre traduit le sexe ;
- Mode II : Identité « sexuée », basée sur une conscience de groupe. Correspondance analogique entre sexe et genre : le genre symbolise le sexe (et inversement) ;
- Mode III : Identité « de sexe », basée sur une conscience de classe. Correspondance sociologique entre sexe et genre : le genre construit le sexe. » (p. 231)

Dans *Dérive du genre/stabilité des sexes* (1994), Mathieu s'intéresse plus spécifiquement aux transgressions de genres dans le monde occidental (adhérant généralement au Mode I précédemment analysé), à travers l'exemple de Madonna et une lecture des travaux de 1990 et 1993 de Butler. Mathieu rapporte « une enquête (Rowley 1994) [réalisée] en Angleterre auprès de jeunes filles blanches, de 14 à 16 ans, se définissant comme hétérosexuelles, et [de] classe ouvrière. [...] Leur discours est d'une lucidité que devraient leur envier bien des universitaires, quant à l'asymétrie des relations entre les sexes et l'impossibilité concrète pour ces filles de prendre Madonna pour « modèle » dans leur vie quotidienne. » (p 60). Mathieu réaffirme ici que le corps compte, que l'anatomie est politique et que les corps marqués comme femelles sont systématiquement situés au plus bas de l'échelle sociale.

Avec *Une maison sans fille est une maison morte* (co-édité avec Martine Gestin, 2007), Mathieu offre le premier ouvrage d'ethnologie comparée en français prenant pour variable de base l'uxorilocalité¹, dans quatorze sociétés à filiation soit matrilineaire, soit indifférenciée. Loin de constituer des matriarcats —une notion extrêmement vague dont Mathieu a montré qu'elle oscillait entre fantasme masculin d'un « revanchisme » féminin et argument exotisant d'agences de tourisme— elles sont cependant moins inégalitaires sur le plan des sexes que certaines des sociétés occidentales qui les regardent avec condescendance. L'ouvrage permet de mieux cerner les mécanismes par lesquels une classe de sexe (ici, les femmes) peut se donner davantage de pouvoir en organisant (autrement) l'alliance, la filiation et la résidence, tout autant que le système symbolique. Ainsi, chez les Kavalan (Taïwan), on était absolument convaincu-e-s jusque dans les années quarante que c'était *la déesse* qui plaçait la graine des enfants dans le ventre des femmes puis la faisait grandir en l'arrosant. Surtout, dans leurs mythes d'origine, le meurtre du père n'est pas, comme l'affirmait Godelier en 1996, le pilier de l'exogamie qui fonde le lien social, mais « la négation de la transmission du pouvoir et des objets matériels ou des richesses entre un père et ses fils » (p. 394). Ainsi, « le groupe des hommes est privé de l'appropriation et de l'accumulation des richesses. De plus, ce n'est ni une unité de production, ni une unité de consommation. [...] A l'intérieur de ce groupe, chaque individu doit mériter son statut. » (p. 395). Mériter son statut ?...

Impossible de souligner ici la profondeur de chacune des contributions de Mathieu, dont la rigueur, la construction implacable et la largeur de vue ne peuvent laisser indifférent-e. Par bonheur, *L'anatomie politique* vient d'être republiée aux éditions iXe, et Mathieu a travaillé d'arrache pied pour terminer avant de partir un second recueil de ses principaux textes qui paraîtra très prochainement à La Dispute. Et puis, elle a largué les amarres. A nous, il nous reste les juments indomptées, qui nous entraînent vers d'autres mondes possibles.

Jules Falquet

¹ Uxorilocales : lors de l'union matrimoniale, ce sont les époux qui viennent habiter dans le milieu socio-culturel de l'épouse.